

« One hand show »

Myriam Daguzan Bernier

Numéro 159 (2), 2016

Sexe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daguzan Bernier, M. (2016). « One hand show ». *Jeu*, (159), 41–45.

« One hand show »

Pensée en marche sur l'autoérotisme scénique.
De la jouissance publique à la masturbation artistique :
qu'est-ce qu'on cherche, à se tâter comme ça ?

Myriam Daguzan Bernier

Eden Motel de Philippe Ducros, spectacle
d'Hôtel-Motel, présenté à l'Espace Libre
en 2014. Sur la photo : François Bernier
(MOI). © Théo Gravereaux

Nous allons jouir, ça oui ! Mais plus seul(e)s que jamais.
Voilà la suite logique, il me semble, de notre ère masturbatoire
du Moi célébré et avide de sensations comme d'attention [...]

« Et si, tous comptes faits, l'autoérotisme était le sexe du futur ? » écrit Thibault de Montaigu dans *Voyage autour de mon sexe*. Je ne peux m'empêcher de penser aux webcams, à la réalité virtuelle, aux « sexbots » : pas une journée ne passe sans qu'on nous rappelle que nous n'aurons bientôt plus à nous acclimater à un autre corps, à le faire jouir, à nous compromettre. La sexualité entre humains sera chose du passé affirment même les précurseurs du domaine. Nous allons jouir, ça oui ! Mais plus seul(e)s que jamais. Voilà la suite logique, il me semble, de notre ère masturbatoire du Moi célébré et avide de sensations comme d'attention ; d'une époque sous le signe de l'individualisme et de l'autosatisfaction corporelle, spirituelle, professionnelle, à tout prix ; d'une culture teintée de *selfies* et d'idoles du Web, qui ont pour seul talent la construction de mythes autopromotionnels et de leur *personal branding*, parfois détourné en *personal branling*. « On assiste aujourd'hui à une mutation du régime de regard par laquelle, de plus en plus, l'individu tend à s'exposer, à offrir son intimité jusqu'alors la plus secrète au regard de tous¹. » Ils le font, nous le faisons, nous sommes tous, à différents degrés, disciples d'Onan. Et puisque les arts imitent la vie, qui imite les arts...

« TOÉ, TU T'CROSSES COMMENT ? »

La question est de Bob à Andy, dans la pièce *Bob* de René-Daniel Dubois (2006). Alors que son interlocuteur esquivait la question, Bob explique qu'il aimerait la poser à tout le monde, au premier ministre même, parce que la réponse en dit long sur la personne. Donc, nos personnages, ils se *crossent* comment ? Et pourquoi ? (Puisqu'ils font rarement les choses pour rien.) Il y a Stéphanie dans *Les Morb(y)des* (Sébastien David, 2013), qui se masturbe sans joie alors que son esprit divague vers des délires de grandeur qui s'avéreront fatals. Dans

le logement miteux qu'elle partage avec Sa Sœur, sa solitude est grande, même si chaque soir elle rejoint une communauté virtuelle avec qui elle s'invente une vie, une meilleure version d'elle-même. Autre masturbation, cette fois souffrante et délirante, dans *Todo el cielo sobre la tierra* (*El síndrome de Wendy*), présenté au FTA 2014. Angélica Liddell y hurle la peur de l'abandon, affirmant à propos de sa création qu'avant toute chose il y a le « je » terrifié. Dans *Eden Motel* (Philippe Ducros, 2014), un jeune homme se masturbe en regardant de la pornographie sur son ordinateur, s'accompagnant d'une frénésie verbale où se mêlent sexe, vente à crédit, amour et promesses publicitaires, condensé d'un monde carburant aux pilules et aux images, où même le désir est marchandise. Il y a aussi Lola dans *Plus (+) que toi* (Rébecca Déraspe, 2012), qui se caresse en parlant à Daniel Gagné au téléphone. Daniel Gagné est un homme choisi au hasard dans l'annuaire téléphonique, qui raccroche systématiquement. Lola est une jeune femme qui cogne aux portes d'étrangers pour leur offrir « quelque chose, n'importe quoi », à la recherche d'une conversation, d'amour, d'un ami, de quelque chose, n'importe quoi. Derrière des gestes autoérotiques se dissimule bien souvent le spectre d'un mal de vivre et d'être soi, d'un grand désœuvrement ou d'une solitude presque ontologique. J'ai besoin de te parler de moi. Je te montre tout. Mais je te dis surtout mon besoin criant de toi et de ton regard.

SE (FAIRE) VOIR

Bien sûr, il n'y a pas que la masturbation dans son acception la plus évidente qui se retrouve sur scène. Chercher le plaisir, quérir le regard d'un spectateur voyeur, surprendre la jouissance des autres, se complaire : les raisons et déclinaisons sont nombreuses. Démonstration ludique et intelligente, le *iShow ou Je m'occupe de transférer le message à Chanda* du collectif les Petites Cellules Chaudes nous convie à la quintessence de nos jeux érotico-narcissiques. « *I show* » : je

(me) montre. Quinze comédiens et autant d'ordinateurs. Seuls devant leur écran, ils joindront, par des plateformes à la Chatroulette, d'autres gens esseulés (dont plusieurs se masturbent devant leur portable : on n'en sort pas). Après le monologue d'une jeune femme qui, d'un « je » surexcité, nous vomit son existence (« Je parle. Je parle et vous êtes là. Je parle et vous m'écoutez. Je parle et parlerai tant que vous êtes là et m'écoutez ») commence un déroutant ballet de connexions Internet, de messages téléphoniques et de vidéos. Climax du voyeurisme/exhibitionnisme/narcissisme : on invite les gens de la salle à venir sur scène pour regarder la vidéo de Luka Rocco Magnotta sur un portable. Il est donc possible de satisfaire sa curiosité morbide en visionnant, sous le regard du public, un meurtre sexuel commis par un homme qui, lui, jouit de se faire voir en action, encore et encore. « [Une] fascination [...] si difficile à penser de la laideur et de la sublimité qui s'y met en scène et qui se voit comme redoublée, portée à l'exposante infinie, quand la jouissance se donne à voir² », explique-t-on à propos de l'obsession de Georges Bataille pour la photo de Fou-Tchou-Li, un prisonnier subissant le supplice chinois dit « des cents morceaux » : un dépeçage à vif, image que Bataille qualifiait d'extatique et d'intolérable. On peut faire un parallèle troublant avec l'« œuvre » de Magnotta, qui permet de se faire plaisir en bravant l'interdit. Mieux, on se filme en train de la regarder, et on visionne ensuite les réactions filmées d'autres internautes. Méta-onanisme.

Dans une veine plus contemplative, mais tout aussi révélatrice, se trouve *Gob Squad's Kitchen*. Le 3 mars 1966, le film *Kitchen* d'Andy Warhol est projeté pour la première fois. On y voit une cuisine toute blanche où quatre copains vont et viennent, ennuyés, dans un huis clos absurde. Un demi-siècle plus tard, cette génération blasée par de trop nombreux excès revit dans la pièce *Gob Squad's Kitchen* (*You've Never Had It So Good*). L'année de sa présentation à

1. Dominique Baqué, *Mauvais genre(s)*, Paris, Éditions du Regard, 2002, p. 13.

2. *Ibid.*



La top-modèle québécoise Zoé Duchesne et son personnage de Poupée à Cannes en 2015.



Danse à 10 (la 2^e Porte à Gauche, 2011). Chorégraphie de Mélanie Demers dans l'isoloir. Sur la photo : Angie Chen et Sarah Eleonor Lamontagne (alias Miss Betty Wilde). © Mathieu Doyon

**À l'érotisme ambiant se mêlent parfois
des performances qui transpirent de tristesse
et de mal de vivre.
On en sort troublé,
avec un sentiment de solitude profond
et un goût doux-amer
de satisfaction éphémère.**

Montréal à l'Usine C (2013), le *Times* titrait son numéro de mai *The Me Me Me Generation*, et on y expliquait que, chez les jeunes dans la vingtaine, le trouble de la personnalité narcissique est trois fois plus élevé que chez les 65 ans et plus. Pas étonnant que la géniale relecture de l'œuvre touche sa cible. La recherche des 15 minutes de gloire s'est encore exacerbée : c'est celle des jeunes qui se photographient à qui mieux mieux, qui vivent des changements sociaux majeurs, qui s'emmerdent et se filment, dans l'espoir de ressentir quelque chose et, peut-être, de passer à la postérité. Le miroir poudré s'est transformé en écran sur lequel on s'enfile une ligne de « J'aime ». Narcissisme et égocentrisme nous font créer des images de nous-mêmes sur lesquelles nous pâmer et nous exciter, luttant ainsi contre notre désœuvrement ou assouvissant notre fascination obsessionnelle pour nous-mêmes. Dans *Gob Squad's Kitchen*, des gens du public étaient invités à interpréter à leur tour les rôles des comédiens, mais projetés dans le futur (donc, aujourd'hui). Double mise en abyme : celle de générations qui se montrent et s'observent l'une l'autre, dans un jeu de miroirs infini, et celle du spectateur qui joue le rôle de quelqu'un qui cherche à se faire voir...

DÉTOURNEMENTS

Les multiples usages actuels du Moi sexué, exhibé, génital ou masturbateur sont indénombrables. Dans le détour nous attendent des pratiques inclassables qui nous entraînent sur les pistes de l'intimité et de l'extimité, des actes (re)producteurs ou de la consommation, interrogeant au passage les notions de genre et de norme. Il y a *Danse à 10*, cette création de la 2^e Porte à Gauche

qui prend place dans un bar de danseuses. Le lieu nous déstabilise. On ne reconnaît plus les codes. Il y a un bar, des corps nus, une ambiance chargée de sexe. Nos yeux se gavent de poses suggestives. Puis, le lieu nous donne le contrôle. On adopte de nouveaux codes. Je peux attirer vers moi un(e) comédien(ne) et lui demander d'aller dans l'isoloir. Tout est orchestré pour mon plaisir. À l'érotisme ambiant se mêlent parfois des performances qui transpirent de tristesse et de mal de vivre. On en sort troublé, avec un sentiment de solitude profond et un goût doux-amer de satisfaction éphémère.

Dans ses performances, l'artiste montréalaise Nadège Grebmeier Forget cuisine avec son corps : elle enfle des beignes dans sa culotte (*Creamy Deluxe*) ou cuisine une crêpe dans ses bas de nylon (*La Chandeleur*). Le geste initial, qui rappelle aussi la préparation du corps de la femme pour correspondre aux standards de ce qui est désirable et érotique, devient masturbation publique. La performance laisse le corps de l'artiste souillé, humide et collant, et Grebmeier Forget devient peut-être la *foodie* ultime, qui ne jouit plus uniquement de manger et d'exhiber les photos de la nourriture confectionnée. L'artiste suisse Milo Moiré, dans *Naked Selfies*, prend des égoportraits nue et offre à des inconnus de poser à ses côtés. Au centre de ses créations se trouve son corps à la plastique parfaite, qui appelle le regard, l'exige même. Chez Zoé Duchesne, mannequin québécoise qui incarne Poupée, les « offensives » publiques allient provocation et sexualité, par exemple en laissant s'écouler de la peinture rouge de ses seins et de son vagin. Certes, chaque fois, la réception comme la fidélisation d'un public d'abord attiré par l'aura de sexualité

s'établira dans un drôle de jeu de pouvoir, mais, si le spectateur ne se dénude pas, il se trouve en revanche à se dévoiler dans son voyeurisme et ses réactions.

Une part de notre art est imprégnée d'un « je » onaniste puisant autant dans le bassin fertile de nos fantasmes et de nos revendications que dans celui, parfois grave, parfois trivial, de nos travers, de nos doutes, de nos fragilités. Ici fasciné par lui-même, là pétri de solitude, ici jouisseur, là souffrant, un Moi cherche à être vu, regardé, aimé. À exister, quoi. Exister par (et dans) le regard désirant de l'autre, exister par tous ses sens exhibés : « Regarde comme j'ai du plaisir ! Regarde comme je souffre ! Regarde comme je saisis la vie ! », en assurant aux autres que le (dé) plaisir de soi (et d'être soi) n'a aucun égal. Espérons qu'au moyen de tout ce tripotage intime nous trouverons la zone érogène que nous cherchons, que ce soit celle du plaisir partagé, de la jouissance collective, de la libération des carcans ou, plus simplement, de la solitude tranquille. Souhaitons-nous d'être sur le chemin de ce que les arts ont de plus vivant et collectif, jouissif et intelligent, rassembleur et compromettant à offrir. Et non sur la voie de satisfactions solitaires et égoïstes qui ne dépendront bientôt plus que de robots branleurs et de toujours plus tristes « *one hand show* ». ●

Fondatrice du blogue *Ma mère était hipster* (2009-2015), **Myriam Daguzan Bernier** y a été critique culturelle aux côtés de ses 30 collaborateurs, avant de se tourner vers la coordination de médias sociaux (DHC/ART, Centre Phi), le journalisme (*BazzoMAG*) et la gestion de communauté (émission *Lire* à ICI ARTV). Elle fait maintenant partie de l'équipe d'Attraction Images et étudie en sexologie à l'UQAM.